

A chacun sa lettre

« Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? » Kafka

Le vide des brouillards

Publié le 14 janvier 2014 par [achacunsalettre](#)

Löyly, Dorothée Smith

Texte de Dominique Baqué

Filigranes éditions, éd. bilingue français/anglais, novembre 2013

192 pages, 125 photographies couleur et n&b, 37€

We are here... nous sommes ici, nous voici. Nous sommes nues, nous sommes lourdes d'une nudité indécidable. Vous ne saurez pas si nous sommes lasses ou comblées. Vous ne saurez pas si nous sommes tristes après l'amour ou bien si nous sommes soucieuses avant de le faire ou n'osant pas le faire. Ou bien peut-être nous devons nous quitter, soit qu'on nous l'impose, soit que nous l'ayons décidé. Vous n'en saurez rien car nous-mêmes, ne le savons pas. Le photographe nous a disposées ainsi. Il a disposé nos corps tendres et ordinaires, une grande tendresse ordinaire et doucement désenchantée. Il a disposé nos regards : l'une regarde l'autre, l'autre regarde dans le vague (...). Avec nous, ici, il n'y a ni honte, ni pudeur, ni splendeur de chair, ni souffrance. Il n'y a pas d'élan ni de chute. Il n'y a ni désir, ni péché. Il y a suspens (...) : c'est ainsi, c'est ici, il y a des tissus et des peaux, tout un ordinaire toucher froissé. La nudité banale est indécise entre l'angoisse et l'abandon. La peau s'expose, elle s'ignore, elle s'offre et se réserve, elle s'observe comme nous nous observons et nous vous observons. L'une serait la conscience, l'autre l'inconscience, chacune l'une de l'autre, et de vous aussi, vous ici nus et nus comme nous.

Federico Ferrari et Jean-Luc Nancy, *Nus sommes [la peau des images]*, Klincksieck, 2006, à propos d'une photographie sans titre de Nikolay Baharev (2000)

Ainsi d'une conscience de soi qui tiendrait l'inconscience de l'autre en miroir. Ainsi d'un dialogue à sens unique d'enveloppes profondes, retournées, détournées. Ainsi d'une fibre de visages, le plus souvent penchés, renfermés, et des expressions qui se devinent de dos. Le premier dirait une transparence de chair ; le deuxième ne serait que silence ; l'autre encore, plus proche, garderait son œil fardé, et clos. Ils s'étirent et se tendent jusqu'à de nouveaux tissages et de nouvelles propositions d'identité, comme des lèvres timides et diaphanes, mais jamais n'atteignent l'instant de la déchirure. Ils se tendent pour l'illusion d'un chemin qui se trace sur un corps, dévêtu, (s)ombre. Les signes au sol sont discrets - c'est qu'ils ont fini de s'épuiser au dessin de croix, et aux formulations de solitude.

Et ils sont là, *les voici*, regardez-les, poitrines implorées, souffles inversés.

Ils ont des soupirs pour étoffes, et des fumerolles pour montagnes. Ils se moquent des moments passés et ignorent sans doute tout des moments à venir – ils sont *maintenant*, sujets et objets en mue, à se soustraire sans masque et à s'ensevelir sous leurs membres, caresses et voiles en propre, *suspendus entre l'« il y a » et l'« il n'y a pas » de la transformation* (François Jullien). Il y a donc tout ce qu'ils suggèrent de lascif et d'écorné, et de mouvement dans la pause. Il y a donc aussi les nécessaires fragments à sélectionner, et les options de cadrage : une bouche aux dents noires pour le repère d'un point d'achoppement, deux omoplates sur un drap pour la fenêtre d'un second mur, un champ d'ombres ou un champ de coton, des statues qui s'appêtent à courir et à foncer sur l'objectif. Et ce qu'il n'y aura pas : le cliché d'une autre rive, l'accent d'un rêve, l'arrière-pays d'une ramification.

Ils jouent avec leurs mains qui semblent respirer, à les poser sur leur buste, à cacher leur chevelure, à s'étreindre. Leurs positions sont simples : ils se contentent d'abrèger l'espace en s'y ajoutant lentement et en se fondant en lui, en « dons » naturels – car ils sont comme lui. Alors, le drap, laiteux, est une neige ; la pellicule blanche est un regard livide ; l'île est une scène ; et le brouillard, une coiffure. Chacun reste une définition du monde de plus. Non

pas une *contrefaçon*, mais plutôt une *entrefaçon*, c'est-à-dire l'indice et l'attitude d'un flottement. Chacun est *un passage* et *en passage* (Dominique Baqué), à la fois empreinte et évanescence.

Les corps-personnes et les corps-paysages de Dorothée Smith ne sont pourtant pas des possibilités, ni des absences. Mais la « matière », seule qui « compte » (*bodies that matter*), est originellement lavée ; elle est née d'un buvard blême. On croirait une pierre au séjour d'un fantôme, on jugerait que tout s'étouffe tandis que tout prend forme. Et les contradictions se présentent apaisées, les violences retenues, pas même sous-jacentes. Du corps ou du paysage, et du moiré à peine visible derrière eux, on ne sait qui est arrivé en premier, qui implique l'autre, qui inspire et qui s'inspire de l'autre. Le *passage* est alors un sommeil qui calme les dédoublements de vision : plans diaprés, cadres pâles, chaque photographie paraît être le songe d'une phrase en train de s'écrire librement.

Attendent-ils ? Au seuil de l'intime et de la réserve – ils patientent pour eux-mêmes, qu'ils trouveront sans doute *au-dehors* d'eux-mêmes, ramenés à cette balance entre conscience et inconscience de soi, ce que dirait leur couche de peau bien trop fine de leur carnation à la limite d'une fiction.

Existent-ils ? Ils effleurent un équilibre en devenir et sont à la fois détachés d'eux-mêmes et attachés à l'écriture qu'ils réveillent. Ce sont des corps, et des paysages, autographes, qui parfois se frôlent, qui parfois s'entremêlent, mais le plus souvent s'envisagent comme des excuses, figures d'absorbés, ainsi nus alors même qu'ils sont voilés, ainsi sculptés alors même qu'ils semblent perdus, ainsi cristallisés alors même qu'ils « hantent » et « sont hantés » (Dominique Baqué).

Ce sont des images et des sentiments d'images, qui s'offrent dans une douceur infinie. Des hommes, ou bien des femmes, à la pureté d'enfants éternels. Tout naît une unique fois, dans les photographies de Dorothée Smith ; tout paraît « œuvrer », dans cet assemblage de portraits originels. Les corps s'expriment en bouffées claires et en paroles dévêtues. Ils jouent avec la rondeur des formes qui les créent et qu'ils créent. Nulle grimace pour mimer une mélancolie supposée, mais des sensations d'ouvertures et de brisements de sens et de figuration : ici, on devine des veines sur des murs liquides, et une peau translucide à fleur de colline ; là, un bras, puis une hanche, et une neige en amont sur le puits endormi d'un volcan.

Le regard n'a pas besoin de la présence de l'œil.

Georges Didi-Huberman, *L'Image ouverte*, Gallimard, 2006

Ils se donnent en silence et demandent à être épiés à l'aveugle, s'imposant au lieu de s'exposer, s'insinuant fragilement sous des strates incernables. Aussi les voit-on en même temps qu'ils se laissent imaginer, enfermés dans ce qu'ils sont, libérés par ce qu'ils ne sont pas – puis l'inverse, naturellement. S'ils se touchent, ce peut être pour l'acuité d'un abandon ; s'ils ferment les yeux, c'est avec l'assurance d'un décor qui ne sera pas différent. Car il semble qu'ils détiennent les secrets d'une vision *au-dedans*, elle-même purgée et sublimée.

Ils se donnent ainsi avec l'absolu d'une terre que nul n'aurait encore foulée ; et pourtant, on croirait que la mort s'est chargée de peindre certains contours, de son pinceau à la blancheur glaçante et immédiate. Elle aurait tout d'abord agi sur les membres, spectraux, puis sur la flore, transie. Dorothée Smith confie à l'hiver une chaleur discordante, mais féconde.

Car la saison froide respire et fait respirer ses grains, enfumés, flous, pris dans leur nécessaire imperfection, sous des ciels qui paraissent empruntés à un Turner à la teinte éthérée, soudain cinétiques, et qui se mettent à flâner. L'espace artistique de la photographe est une lympe, une caresse liquoreuse et quasi-amoureuse. Dès le titre : *Löyly*, onde aqueuse et charnelle, mais qui échappe, qui s'envisage plus qu'elle ne peut se retenir ; *Löyly* est ses mains spectrales, cette vapeur humide qui s'esquive sans cesse, mais qui ne s'épuise pas.

On dirait des anges qui laissent les autres déterminer à leur place quel serait leur sexe. On dirait des corps noirs et blancs, nus ou maquillés, qui laissent le sol flotter sous eux. On dirait des lieux réconciliés avant même leur origine ; et les signes d'une rassurante étrangeté.

Tout prend source, dans les photographies de Dorothée Smith, autant un voile lisse qu'un pli dans le lignage. Les défauts engendrés par quelques saillies – rarement un jeu d'ombre, rarement du pastel – ne viennent que pour

poursuivre un dialogue initial, échangé entre ce qui fuit et ce qui prétend se montrer. Tout est rencontre, d'une solitude d'esprit ou de plaine avec elle-même, d'une plume posée sur la densité d'une foule – la possibilité d'une forêt –, d'une nébuleuse au front d'un rempart. Tout parle, tout figure par eux et à travers eux. Et ils sont vraiment là, *les voici*, entendez-les, ciels et neiges sous des couches de ciel et de neige, premières matières, *eau, telle une peau que nul ne peut blesser* (Paul Éluard). Ils ne posent pas, mais vont, souvent de dos, un désordre sourd en eux qui ne semble pourtant pas les concerner, et le regard en recueillement, profond.

Aidons l'hydre à vider son brouillard.

Stéphane Mallarmé, *Divagations* (1897)

Cathia Engelbach

Pour effleurer les troubles

[La présentation de l'éditeur \(avec vidéos\)](#)

[Le site de Dorothée Smith \(avec coupures de presse\)](#)

[Dorothée Smith est représentée par la Galerie Les Filles du Calvaire](#)

[Un long entretien avec Magali Lesauvage sur *exponaute.com*](#)

[Louis Mesplé parle de Dorothée Smith sur *Rue89*](#)



Recommend [Point Smith](#), [Cathia Engelbach](#) and 4 others recommend this.

[Signaler ce contenu comme inapproprié](#)

Cette entrée a été publiée dans [Lettres sur pellicule](#), avec comme mot(s)-clef(s) [Dominique Baqué](#), [Dorothee Smith](#), [photographie](#). Vous pouvez la mettre en favoris avec [ce permalien](#).

Aide | Ce blog est édité grâce au concours de WordPress